

acceptable, *perpetua* devant être, selon nous, une glose substituée. Le texte des *Sentences* est souvent corrigé, conséquence de son état assez défectueux et reflet de l'hypercritique de XIX<sup>e</sup> siècle. Les notes signalent honnêtement ces difficultés, dans les limites de la collection Fragments, dépourvue d'apparat critique ; la tradition ms. n'apparaît dès lors pas toujours clairement (exemple n. 489). La n. 528 aurait dû préciser que la fin du vers est amétrique ; la correction de S9, elle, a une raison métrique. V7 et n. 705 : « texte très incertain » : en quoi ? La traduction est fidèle et aisée. Pour G10, l'A. donne en note une autre traduction ... qui a le même sens. P19 : *Probe delicta deteras, cum negligas*. « Eh bien, ce n'est pas en cachant les fautes qu'on les atténue. » L'A. est insatisfait (n. 516), le lecteur aussi, qui comprendra en consultant le tableau, en fin de volume, des variations avec l'édition Meyer ; on lit en effet, précédé d'une crux : *probe delicta cum legas deteras*. Les notes sont utiles, mais elles ne remplaceront jamais un appareil critique. Ces notes fournissent aussi de nombreux textes parallèles et posent des problèmes d'herméneutique. Voilà une édition capable d'intéresser avec discernement à un auteur oublié. – B. STENUIT.

Alessandro GARCEA, *Caesar's De Analogia. Edition, Translation and Commentary*, Oxford, University Press, 2012, 22.5 x 15, XIII + 303 p., rel. £ 70, ISBN 978-0-19-960397-8.

Trente-cinq fragments et cinq *testimonia* sont tout ce qui nous est parvenu d'un traité grammatical qui fut influent et dont la (trop) longue introduction, ici, cerne bien les enjeux : contexte intellectuel et politique de la République tardive, rôle d'un latin standardisé dans l'extension méditerranéenne du monde romain, promotion des élites locales. César, stratège hors pair, est un grammairien averti ; contre Cicéron (*De oratore*, novembre 55), il compose le *De analogia*, sans doute au printemps 54. Cicéron opte pour le purisme, le style *ornatus* ; c'est le camp des anomalistes. César, figure des analogistes, promeut une langue accessible à la plèbe romaine, mais correcte : l'*elegantia* ; il adapte le *De rhetorica* de Philodème de Gadara : un « langage naturellement beau » (φ[υ]σικῶς καλ[ὸ]ς λόγος, *P.Herc.* 1423, cité p. 124, n. 1). L'édition critique du *De analogia* adopte un classement thématique (comme Lersch, 1838), qui dut être celui de César (sommairement, orthographe, puis morphologie). La typographie variable distingue présentation de la citation par un auteur ancien, citation elle-même (supposée), textes parallèles : un peu compliqué, mais le lecteur s'y habitue. L'apparat critique inclut les corrections des éditeurs ; l'A. corrige peu : j'ai relevé F 14, 2 (Charisius, p. 156 Barwick) : *sci <ui> isse* au lieu de *scisse*, car « *a sciscendo* ». Le commentaire, généreux, replace les fragments dans la tradition grammaticale. L'A. apporte des lumières sur la grammaire latine telle qu'on la concevait à l'époque classique ; si l'on excepte Varron, elle est en effet peu explorée. – B. STENUIT.

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Papyri Vergilianae. L'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I – VI d.C.)* (Papirologica Leodiensia), Liège, Presses universitaires, 2013, 33 x 23.5, 339 p. + 8 pl., ISBN 978-2-87562-014-9.

Trente-cinq fragments sur papyrus, parchemins, tablettes sont édités. S'étalant du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., ils ont des provenances diverses (Égypte, Palestine, Syrie, Vindolanda au S. du Mur d'Hadrien), montrent la diffusion de la latinité, y compris auprès d'hellénophones, la façon dont Virgile était lu (les quelques notes marginales examinées dans la quatrième partie) ; enfin, ils alimentent le débat, célèbre depuis Pasquali, sur l'histoire de la tradition et la critique des textes. L'A., qui publie depuis 2008 sur le sujet, s'est surtout occupée des problèmes très complexes de déchiffrement et de restitution. La lecture autoptique est jugée indispensable ; les fibres de papyrus, par exemple, portent des ombres que la reproduction numérique fera prendre pour un

jambage. — Plusieurs exemples des difficultés rencontrées et des progrès obtenus sont développés (première partie). La seconde partie (p. 41-176) est la description des trente-cinq « papyrus » (S, 1-35). La troisième partie présente les textes en colonnes : dans l'édition Geymonat (2008<sup>2</sup>), dans les papyrus (une colonne par papyrus) ; l'apparat critique est en bas de page. On dispose désormais d'une édition critique des fragments papyrologiques actuellement connus de Virgile. — B. STENUIT.

*Servius Commentaire sur l'Énéide de Virgile. Livre VI.* Texte établi, traduit et commenté par Emmanuelle JEUNET-MANCY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2012, 12.5 x 19, CXLIV + 306 p. en partie doubles, br. EUR 79, ISBN 978-2-251-01463-0.

Hormis des données factuelles, Servius présente-t-il encore un intérêt ? L'introduction répond affirmativement à cette question, assez longuement, mais avec succès. Qui est Servius ? Les sources primaires ne nous livrent quasi rien sur ce professeur dans la ligne de Donat ; lui-même ne fait pas d'allusion à l'actualité, si ce n'est par des positions hostiles au christianisme (p. XVII-XIX). Il attache une valeur symbolique aux mythes, qui provient d'un effort de rationalisation (*ad Én.*, VI, 282 : *omnia esse simulata*). Les rapprochements avec le néoplatonisme sont récurrents (spécialement Marius Victorinus, p. CXXVII). Servius Danielis ou Servius auctus : que d'hypothèses chez les philologues pour cette compilation vraisemblablement étalée sur plusieurs siècles, depuis l'Antiquité et bien après, sans souci d'attribution de telle glose (Cruquius ne fera-t-il pas de même pour le *commentator* de son édition d'Horace ?) ! Les gloses du chant VI : *commentarius*, *expositio* ou *explanatio* dont sont examinés style, érudition (inégaie pour les étymologies, par exemple), intertexte (avec des tableaux annexes des auteurs cités), notions juridiques, dimension historique (réserve à l'égard de Virgile et d'Auguste), souci d'historicité religieuse, connaissances géographiques (les antipodes et les Enfers) ... La transmission du texte est assez bien connue, surtout depuis Murgia (1975) et Ramires (1996 et 2003 : *LEC* 74 [2006], p. 278). L'édition présente est en deux colonnes lorsqu'il y a une variante ou ajout de Servius Danielis. La traduction est précise, au point de développer certains raccourcis propres à ce type de commentaire. Pour le vocabulaire, l'intertexte, l'histoire, la religion, etc., les notes, avec les compléments en fin de volume, donnent des précisions. Le tout nous plonge au cœur de l'*Énéide* et de son illustre commentateur. — B. STENUIT.

Philippe LE DOZE, *Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture politique à l'époque d'Octavien/Auguste* (Collection de l'École française de Rome, 484), Rome, École française de Rome, 2014, 16 x 24, VIII + 664 p., br. EUR 50, ISBN 978-2-7283-0968-9.

Sur la nature des relations entre les poètes augustéens et le pouvoir, les positions les plus opposées existent, du ralliement enthousiaste, de l'inspiration libre, de la manipulation à l'opposition larvée (et savamment cryptée, si l'on suit J.-Y. Maleuvre et sa conception de la *cacozelia latens*, passée ici sous silence). Selon l'A., les poètes ne furent pas instrumentalisés par le pouvoir ; ils cherchèrent au contraire à l'influencer. De ce livre un peu long (issu d'une thèse de doctorat), nous relevons les principaux arguments soutenant cette position. Ce qui comptait dans une propagande antique était moins une idéologie que l'image du chef (qui mettrait fin aux guerres civiles) et du méchant adversaire à l'esprit factieux (I<sup>ère</sup> partie), [chap. 1]. Le ralliement des poètes à Octavien a lieu avant Actium, à un moment où les rivalités s'exacerbent : il est risqué (III, 7). L'aspiration à la paix et le sens civique plaident en faveur de la sincérité des poètes ; ils soulignent le rôle du chef, dont la divinisation est une conséquence, sans être une nouveauté dans la mentalité antique (III, 8-9). Les relations entre les clients (poètes) et un patron comme Mécène n'avaient pour cause ni